

PAUL BERGMANS

ET

ARMAND HEINS

**DANS L'ARDENNE
GRAND DUCALE**

NOTES ET CROQUIS

AD. HOSTE, ÉDITEUR, GAND

PAVL
BERGMANS

ARMAND
HEINS

L'ARDS L'ARDENNE GRAND-DUCALÉ.

ESCH-LE-TROV
DIEKIRCH
VIANDEN
ECHTERNACH
TRÈVES
REMICH
MONDORF
LUXEMBOURG
LA ROCETTE



GAND

1896

LIBRAIRIE GÉNÉRALE DE
AD. HOSTE, ÉDITEUR
RUE DES CHAMPS. 47.

NOTES
&
CROQUIS
D'APRÈS
NATURE



Le seul mot *Ardenne* éveille en nous une soif de paysage, une ardeur de tourisme. On n'en est plus au temps où il fallait découvrir l'Ourthe et la Semois, et où l'on citait les hardis explorateurs de ce Congo luxembourgeois. Tous les voyageurs curieux, épris des beautés de la nature, connaissent maintenant cet heureux pays, d'à peu près cinq cent vingt-cinq lieues carrées, dont on peut tracer les limites approximatives en faisant passer une ligne par Charleroi, Jemeppe, la Méhaigne, Liège, Herve, Eupen, Montjoie, la Prüm, Wasserbillig, la Haute-Moselle jusqu'à la frontière méridionale du Grand-Duché de Luxembourg, Longwy, Montmédy, Carignan, Sedan, Mézières, Chimay et Thuin.

Ce territoire embrasse une petite partie du Hainaut, les provinces de Liège, de Namur et du Luxembourg; puis tout le Grand-Duché avec un morceau de la Prusse rhénane, à l'Est, et un morceau de la France, au Sud.

Il n'a aucune frontière politique, mais peu importe au touriste; celui-ci ne recherche dans cette pittoresque contrée que ses paysages riants ou sauvages, ses étroites vallées ou ses panoramas grandioses, ses côtes boisées ou ses plaines sévères, ses ruisselets chantants ou ses grands fleuves tranquilles, ses petites villes coquettes ou ses ruines imposantes.

A. et M. Heins ont publié une description détaillée des principales régions de l'Ardenne belge, et célébré les bords de la Vesdre, de la Gileppe, de l'Amblève, de l'Ourthe, de la Meuse, de la Semois et de la Lesse.

Nous parcourrons, cette fois, le Grand-Duché, une des plus belles parties de l'Ardenne, sinon la plus belle.



Deux voies rapides permettent d'entrer dans le Luxembourg, soit par le Nord, en prenant la ligne de Bruxelles-Liège-Cologne pour se rendre à Spa, soit par le Sud, en utilisant la malle d'Ostende-Bruxelles-Arlon-Luxembourg. En adoptant cette dernière direction, on peut faire un tour des plus intéressants dont les étapes s'intitulent: Arlon, Luxembourg, Mersch, La Rochette, Diekirch, Esch-le-Trou, Vianden, Wallendorf, Echternach, Wasserbillig, Trèves, Grevenmacher, Remich, Mondorf et Luxembourg.

Nous avons préféré prendre comme point de départ Spa, la toujours délicieuse et coquette villégiature mondaine, et suivre un itinéraire comprenant Stavelot, Trois-Ponts, Trois-Vierges, Göbelsmühle, Esch-le-Trou, Diekirch, Vianden, Echternach, Wasserbillig, Trèves, Grevenmacher, Remich, Mondorf, Luxembourg, La Rochette et Arlon.

C'est de cette excursion que je rapporte ces notes, pour lesquelles je demande au lecteur l'indulgence que réclamerait, pour son costume, le touriste pédestre arrivant, tout couvert de poussière, devant quelque noble compagnie.

I.

DE SPA A ESCH-LE-TROU



Gagner de Belgique le Grand-Duché par Spa et Stavelot est peut-être le meilleur moyen de se rendre compte de la beauté particulière et si caractéristique de la petite principauté.

Quittons Spa-la-jolie, si fraîche en son décor de bois et de rochers, et rendons-nous par le chemin de fer à Göbelsmühle.

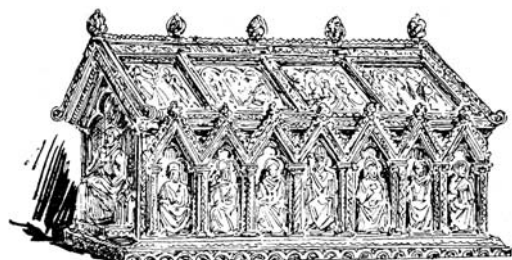
À peine en route, le paysage devient, vers Hockai, d'une sauvage grandeur. La ligne monte au sommet de hauts plateaux incultes et marécageux, les Hautes Fagnes, à l'aspect mélancolique. Voici, dans un large ravin formé de blocs unis et polis, d'origine erratique, un ruisseau tapageur, la Hoëgne, dont les rapides cascades sèment le cours de mousse blanche.

On monte encore; on atteint la cime de cette région dont la Baraque-Michel, à quelques lieues de là, forme le



point culminant. Des genêts, maintenant, et quelques bois d'une rude et austère végétation: sapins, bouleaux et chênes trapus essaient de vivre dans un amoncellement de roches à fleur de sol.

Nous descendons vers Francorchamps — *Francorum campus* — où Charles Martel aurait battu Chilpéric. De maigres et vastes cultures sur de larges pentes, et des étendues infinies de landes.



En un paysage aux larges plans, Stavelot: des toits gris et bleus, des tanneries imprégnant l'air de leur odeur pénétrante, des jardins découpés enserrant la ville. L'église possède quelques objets d'art intéressants. Les maisons pittoresques, aux lambourdes noircies, font songer à Malmédy et annoncent l'Allemagne.



De Trois-Ponts, qui suit et qui doit ce nom à ses trois ponts sur l'Amblève, sur la Salm et sur le ruisseau de Basse-Bodeux, l'on peut se rendre à Coo, pour voir la cascade célèbre dont a voulu s'emparer l'industrie.

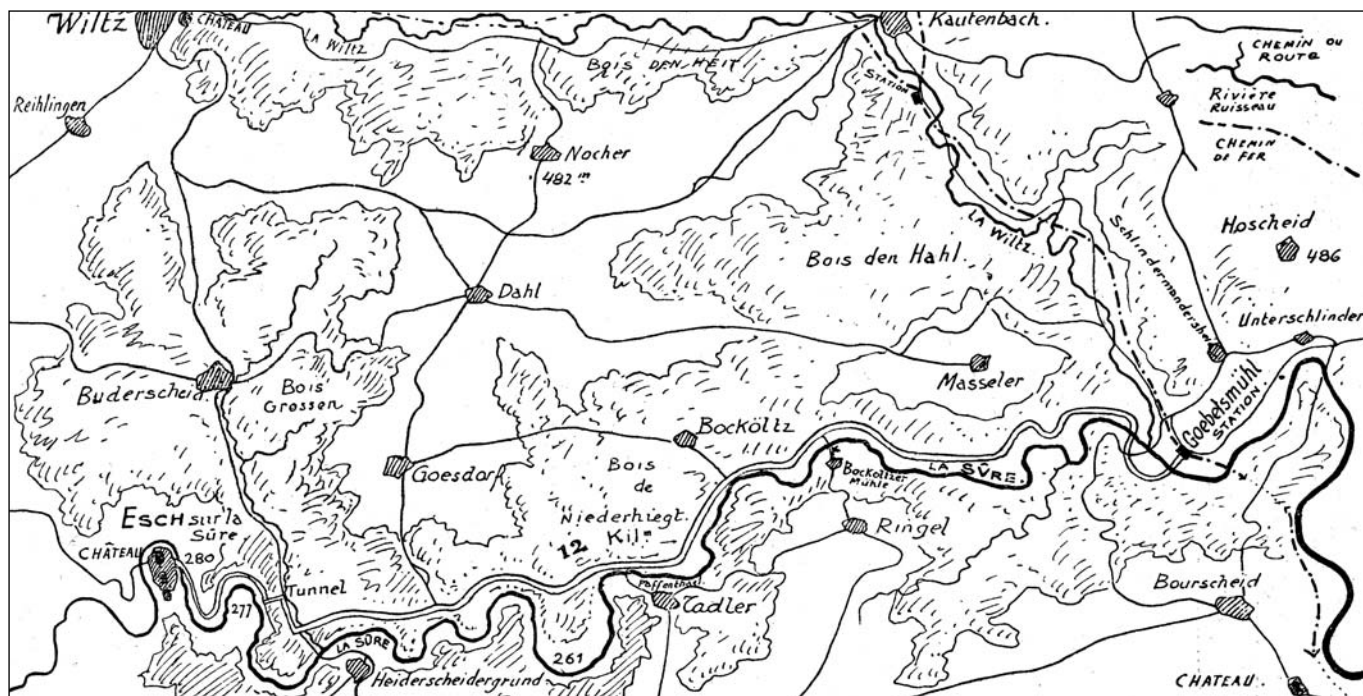


Et la voix du garde crie: Vielsalm, d'aimable aspect, — Cierreux, où nous voyons descendre de nombreux excursionnistes, pêcheurs de truites, à en juger par leur attirail, — Trois-Vierges ou Ufflange, dont la dénomination paraît provenir d'un petit temple romain dédié aux trois Parques et transformé ensuite en une chapelle consacrée à sainte Sophie et à ses trois filles, — Clervaux ou Clerf, avec la vision rapide, entre deux percées de rochers aux extrémités d'un tunnel, d'un château romantique, ancienne résidence des de Lannoy, — Drauffelt, Wilwerwiltz, — point de départ d'une jolie promenade à Wiltz, — Kautenbach et enfin Göbelsmühle, fort modeste endroit, avec deux ou trois auberges au pied d'une série de côtes élevées.



Un attrayant trajet, permettant de s'habituer, par un facile entraînement, aux courses pédestres que l'on fait





La Sûre, de Göbelsmühle à Esch.

nécessairement dans ce voyage, est celui de Göbelsmühle à Esch-le-Trou, le long de la Sûre dans sa descente vers Diekirch. Il donne une excellente idée de la charmante rivière et de ses méandres parfois brusques, parfois larges, dont on aime à suivre le capricieux tracé.



L'étape est de douze kilomètres sur une bonne route où les beautés abondent. Tantôt descendant, tantôt remontant, la voie carrossable s'engouffre finalement dans un tunnel: après un dernier coude nous apparaît le plus bizarre amoncellement de roches, de pans de murs délabrés, de maisonnettes cocasses, qui se puisse imaginer, sans compter même des monuments comme le montre notre croquis.

C'est Esch-sur-la-Sûre, plus connu sous la dénomination de Esch-le-Trou, et qui n'a pas volé ce nom. Nous verrons tantôt les ruines de Vianden et de La Rochette. Là les villages vivent, ont des ressources,



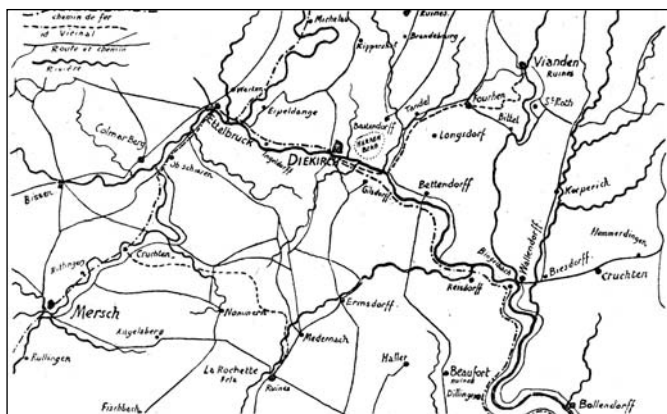
montrent de l'activité, s'animent de quelque gaîté. Mais ici, c'est l'oubli et la mort planant en maîtres sur les débris de l'antique demeure des puissants seigneurs d'Esch. Le château, qui remonte au XI^e siècle, abrite maintenant de lamentables, misérables gueux. C'est une ruine totale des choses et des gens qui frappe, un véritable poème de l'abandon et de la déchéance.

Quand nous aurons vu le château, avec son donjon et ses deux tour haut perchées sur des roches énormes, aux stratifications verticales, nous pourrons revenir en diligence à Göbelsmühle.

S'il vous reste une heure, faites-vous indiquer, vers la gauche, le chemin de la Bourscheid, ruine imposante qui se profile, largement étalée, sur une côte très élevée. Il y a là un registre ouvert aux gens qui aiment à marquer leur passage d'une belle signature, Non loin, le château de Brandebourg, aux décombres croulants.



Les ruines, d'ailleurs, ne nous manqueront pas. Tout le pays est parsemé de manoirs plus ou moins délabrés, auxquels se rattachent de nombreux souvenirs historiques.



II. DIEKIRCH

De Göbelsmühle, le chemin de fer nous conduit en vingt minutes à Ettelbrück, c'est-à-dire le « pont d'Attila », à moins qu'il ne faille y voir le « pont noble » (*Edel Bruck*). C'est la frontière méridionale de la région de l'Oesling, que l'on appelle aussi la Sibérie luxembourgeoise. Encore vingt minutes, et nous voici à Diekirch.

De quelque côté que l'on y arrive, Diekirch se présente très agréablement : ses maisons et ses villas peintes de couleurs claires, ses boulevards et ses promenades bordées de tilleuls, lui donnent un cachet d'élégance qui en fait un Spa au petit pied. Protégée contre les vents du Nord par le Herrenberg, elle jouit, grâce à cette situation, d'un climat très doux.

En face du Herrenberg, appelé aussi Thorenberg ou montagne de Thor, — le Jupiter germanique, — se trouve la montagne de Gilsdorf, où le parent de Thor, Dide,

dieu de l'hyménée, avait autrefois un autel, récemment restauré ; de là le nom de *Dide Kirch*, *Diekirch*, temple de Dide.

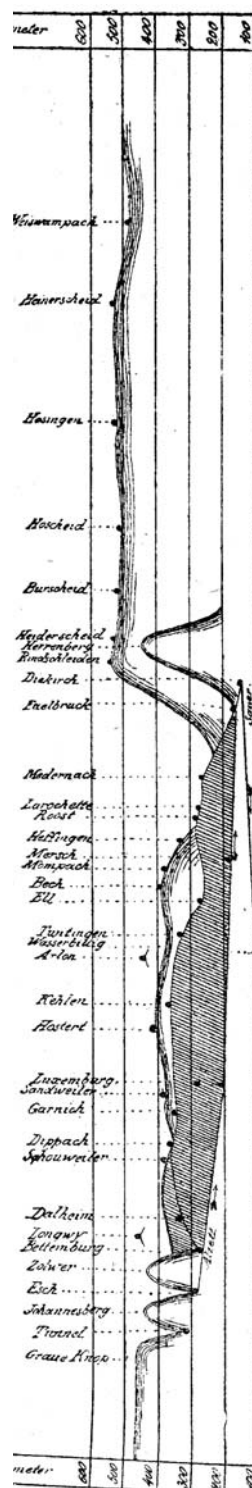


À propos de ce vocable, il n'est pas sans intérêt de noter que je l'ai souvent entendu prononcer *Diekirch*, et qu'il figure, sous cette forme, sur une carte du XVIII^e siècle. Ce changement n'est pas un phénomène linguistique extraordinaire ; il se présente aussi dans le dialecte napolitain, qui dit *lepubrica* pour *republica*.

Diekirch a toute une histoire. On y a trouvé quelques antiquités romaines. Saint Éloi la convertit au christianisme au VII^e siècle. Charlemagne y aurait établi vers 785 une colonie de Saxons vaincus. Le comte de Luxembourg, Jean l'Aveugle, la fortifia au commencement du XIV^e siècle, et Josse de Moravie l'affranchit en 1390. La seigneurie de Diekirch resta aux ducs de Luxembourg jusqu'à ce que le roi d'Espagne l'érigât, au commencement du XVII^e siècle, en marquisat pour la donner à l'un de ses secrétaires d'Etat, Oswald de Britto ; au décès de ce dernier, elle passa à un Goethals. A la fin du XVIII^e siècle, le titre appartenait à la famille luxembourgeoise de Geysen, qui le rétrocéda aux Goethals.

Les fortifications de Diekirch, qui subirent plus d'un assaut, furent démolies en 1815. Elles comprenaient de fortes murailles flanquées de plusieurs tours et percées de quatre portes, réunies par un chemin de ronde intérieur, élevé sur arcades et couvert. Pour leur défense, la ville avait à ses gages des hommes armés.

Malgré son passé remarquable, Diekirch a peu d'intérêt archéologique. Tout au plus peut-on donner un coup d'œil à l'église



byzantine de Saint-Laurent.

Quand vous serez à Diekirch, tâchez d'assister au spectacle curieux d'une pêche organisée par une société d'Ettelbrück. Ces pêches n'ont lieu que quelques fois par an, et se font de la manière suivante : deux barques remontent parallèlement la Sûre ; dans chacune d'elles, se trouvent les pêcheurs qui lancent, tous les vingt mètres environ, l'épervier, et le relèvent aussitôt rempli de poisson, car ce qu'on prend est surprenant. C'est une vraie pêche *myriaculeuse*, comme le disait mon aubergiste. D'autres amateurs suivent les rives avec des filets à main, et font aussi de beaux coups. Le produit de la pêche est ensuite divisé entre les membres de la société.

III. VIANDEN



L'aimable Diekirch, qui possède de confortables hôtels, est un bon centre de villégiature, permettant de faire de jolies promenades dans la partie supérieure de la Sûre. On peut aller facilement aux ruines de la Bourscheid et de Brandenburg, dont j'ai déjà parlé, à celles de La Rochette, dont il sera question plus loin, ou bien à Vianden. Un vicinal mène en moins d'une heure au château originaire des Nassau. Mais le vrai touriste fera la route à pied par Bastendorf, Tandel et Fuhren. Il y a deux lieues et demie en tout.

Du plateau de Fuhren, on voit se dérouler devant soi de magnifiques panoramas qui ne font que gagner en étendue, à mesure qu'on monte ; les vallées succèdent aux vallées et les montagnes au fond de l'horizon sont toutes grises de brume. C'est presque l'aspect des montagnes de la Sarre et de la Moselle, tel que nous allons le voir à Echternach et à Vianden.

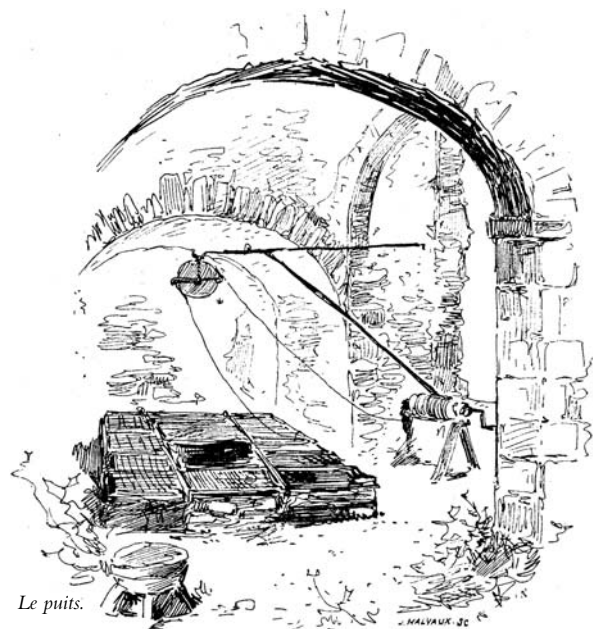
La descente vers Vianden est rapide, car la ville est située dans un profond entonnoir, suivant l'expression juste de Jean d'Ardenne ; à un détour du chemin, près d'une coquette villa, on aperçoit soudain les ruines du château qui produisent un effet splendide, isolées comme elles le sont, sur une masse élevée de rochers surplombant les maisons.

La ville, autrefois fortifiée par une enceinte flanquée de vingt-quatre tours dont une seule subsiste encore, n'a rien de curieux, sauf ses ruelles escarpées ; mais, en revanche, son burg est superbe et constitue certainement la plus belle des ruines ardennaises.

Par sa situation magnifique, par son caractère grandiose, par son état de conservation exceptionnel, ce château offre un intérêt qu'aucun autre ne présente au même degré, et mérite bien l'admiration qu'il ne manque pas d'exciter chez tous ceux qui le voient.

L'entrée d'honneur, défendue par trois portes successives, conduit dans la grande cour de service, où le concierge loge dans une partie des anciens bâtiments de la brasserie et de la distillerie.

De là, on pénètre dans le château proprement dit. On passe successivement par la vaste salle d'armes ; la salle des chevaliers, qui pouvait contenir cinq cents personnes et a exactement les dimensions de la grande salle du donjon du Château des Comtes à Gand ; la cuisine, où l'on voit encore le four ; la salle à manger, au-dessus de laquelle se trouvait la salle de banquet, remarquable surtout par une cheminée, extraordinairement bien conservée, et qui porte sur un linteau deux figurines significatives : un personnage qui a une cruche à vin devant lui, et un autre qui tient en main un gobelet.



Retournant à la cuisine, on passe ensuite par l'office, le cellier et le puits, foré dans le roc à une grande profondeur. On traverse la salle byzantine aux élégantes arcades trilobées et entièrement sculptées, et on arrive à la chapelle qui est une des plus intéressantes parties du château.



Elle a été restaurée, sur l'ordre du prince Henri, par l'architecte Arendt qui a consacré au château de Vianden une superbe monographie. De forme décagonale, la

chapelle se compose d'une sorte de couloir circulant autour d'une nef centrale hexagonale, ouverte sur un soubassement où les domestiques assistaient probablement aux offices. Cette nef n'est donc en somme qu'un trou, et cette singularité a beaucoup fait discuter les archéologues.



Avant de partir, il faut aller voir la grande cave aux murs moussus et moisissus, d'une patine et d'un effet surprenants, et les tours qui protégeaient le corps du bâtiment.

Le château, construit du XII^e au XIV^e siècle, avait été respecté jusqu'en 1820; il fut, à cette époque, indignement dégradé par un échevin de Vianden qui l'avait acheté à Guillaume I^{er}. Pour rentrer dans ses fonds, Coster, c'est le nom du vandale, tâcha de tirer de son acquisition tout ce qu'il pût; il enleva les toits, les ferrailles, les charpentes, les boiseries; il ne resta bientôt plus que les murailles, et encore les aurait-il peut-être démolies, si l'État, saisi de remords, n'avait racheté la ruine pour un millier de florins. Grâce aux soins intelligents que lui a donnés l'architecte Arendt, celle-ci est actuellement à l'abri d'une destruction complète.

À la date du 19 septembre 1865, Victor Hugo écrivait sur le registre des étrangers:

«J'ai revu Vianden; je félicite M. Arendt de son excellent commencement, et je l'engage à continuer de restaurer cet admirable édifice en respectant de plus en plus le style du temps et la grandeur de l'art.»

Aujourd'hui, la consolidation est achevée et on ne peut qu'en louer l'auteur.

Les comtes de Vianden étaient de puissants seigneurs qui s'allièrent au XIV^e siècle, à la famille d'Orange-Nassau; à cette époque, leur domaine ne comprenait pas moins de cent trente-six villages; ils avaient justice haute, moyenne et basse, une cour féodale et un système particulier de poids et mesures; jusqu'au XIII^e siècle, ils n'avaient, suivant l'expression féodale, relevé que «de Dieu et du soleil».

En sortant du château, un chemin dans la montagne conduit, derrière les ruines, à la promenade de la chapelle du *Bildchen*, où se trouve une image miraculeuse de la Vierge, invoquée dans le temps pour les maux d'yeux, mais où vont maintenant en pèlerinage les jeunes filles qui veulent un mari et les femmes qui veulent un enfant. La nouvelle spécialité de la chapelle y fait naturellement affluer un grand nombre de fidèles. Voici la légende du *Bildchen*, telle que la raconte un vieux bouquin:

«Le premier du mois de mai de l'an 994 (la date est précise), des enfants, chargés de garder des chèvres sur les bords de l'Our, s'amusaient à rassembler des branches sèches pour en faire du feu. Il arriva que l'un d'eux, grimpé sur un chêne, y aperçut, entre deux branches, une petite madone dont il s'empara. Ses camarades, trouvant dans cette statue de bois un excellent aliment pour leur foyer, la jetèrent au milieu des flammes. Mais leur surprise fut extrême lorsqu'ils virent qu'au lieu de brûler la madone restait intacte et qu'elle acquérait de la blancheur et de l'éclat. Les tisons enflammés s'écartaient de la statuette, les braises, en pétillant, s'éparpillaient avec tant de fracas que les enfants épouvantés s'encoururent chacun chez eux et racontèrent le prodige dont ils venaient d'être les témoins. Un grand nombre de personnes accoururent sur les lieux pour assister à ce spectacle extraordinaire. Le clergé de Vianden, accompagné des congrégations et de corporations, s'y rendit processionnellement afin de couper par des prières les conséquences du sacrilège que les enfants avaient commis sur l'image vénérée de la mère de Dieu. Tout le monde était ébloui de l'éclatante lumière qu'elle répandait au milieu des flammes qui l'environnaient. Enfin, après avoir procédé aux cérémonies expiatoires, on releva la sainte statue qui fut transportée à l'église de Vianden. Elle y fut, un mois durant, exposée à la vénération publique; pendant ce temps, on lui bâtit une chapelle à l'endroit même où s'était opéré le miracle de son incombustion, et bientôt on l'y installa avec la plus grande solennité.»

Comme le sexe auquel on doit sa belle-mère va seul en pèlerinage au *Bildchen*, l'autre se contente d'aller y admirer un beau point de vue sur la vallée de l'Our, et il ne se trouve pas le plus mal partagé, au contraire. On descend ensuite la montagne pour revenir à Vianden le long de l'eau.

Plus loin, se dressent, sur la rive droite de l'Our, les ruines de Falkenstein.

À Vianden même, on remarque, adossée au pont, une maison où une plaque commémorative rappelle le séjour prolongé que Victor Hugo y fit en 1871, après avoir été expulsé de Bruxelles. Le grand poète est encore très célèbre et mon hôtelier, dont la mère a eu l'honneur de l'héberger, me raconte avec indignation le bel exploit que tout le monde connaît: des jeunes gens appartenant, dit-on, à l'aristocratie bruxelloise allant briser, dans la nuit du 27 mai, les vitres de la maison qu'habitait Hugo à la place des Barricades.

Victor Hugo arriva à Vianden au commencement du mois de juin, et y reçut un accueil chaleureux. La société chorale, la *Lyre ouvrière*, lui donna une sérénade. Très ému de cette marque de sympathie, le proscrit prononça un discours, où il disait notamment:



«J'aime ce pays, c'est la cinquième fois que j'y viens. Les autres années, j'y étais attiré par ma propre rêverie et par la pente que j'ai en moi vers les beaux lieux qui sont des lieux sauvages. Aujourd'hui, j'y suis chassé par un coup de vent; ce coup de vent, je le remercie.

» Il me replace au milieu de vous...

» Oui, j'aime ce pays de Vianden. Cette petite ville est une vraie figure du progrès; c'est un raccourci de toute l'histoire. La nature a commencé par la doter; elle a donné au hameau naissant un climat sain, une rivière vivifiante, une bonne terre, des coteaux pour la vigne, des montagnes pour la forêt. Puis, ce que la nature avait donné, la féodalité l'a pris. La féodalité a pris la montagne et y a mis un donjon; elle a pris la forêt et y a mis des bandits; elle a pris la rivière et l'a barrée d'une chaîne; elle a pris la terre et a mangé la moisson; elle a pris la vigne et a bu le vin. Alors la révolution de France est venue; car, vous savez, c'est de France que viennent les clartés, c'est de France que viennent les délivrances. La Révolution française a délivré Vianden. Comment? en tuant le donjon. Tant que le château a vécu, la ville a été morte. Le jour où le donjon est mort, le peuple est né.

» Aujourd'hui, dans un paysage splendide que viendra visiter un jour toute l'Europe, Vianden se compose de deux choses également consolantes et magnifiques, l'une sinistre, une ruine, l'autre riante, un peuple.»

Une des pièces de l'Année terrible est intitulée *A Vianden*.

IV. ECHTERNACH

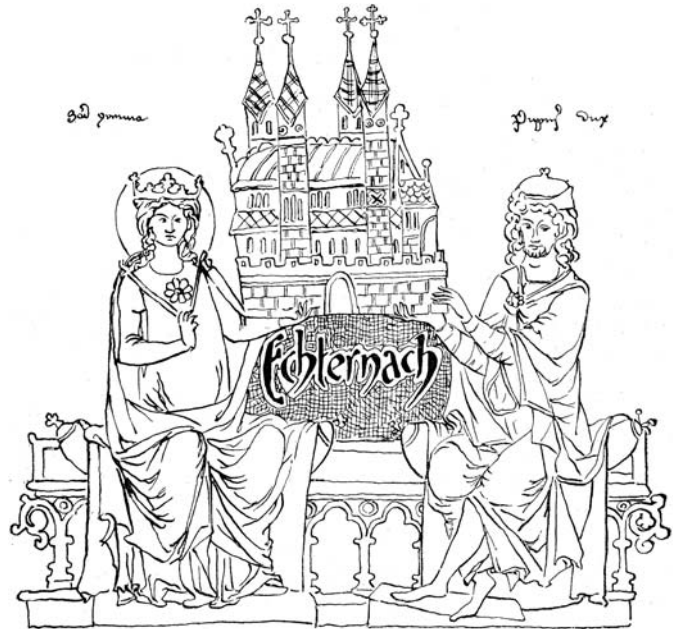
Pour se rendre de Vianden à Echternach, il faut soit retourner par le vicinal à Diekirch, soit aller de pied jusqu'à Wallendorf où l'on trouve le chemin de fer. On suit la vallée de l'Our, peu accidentée, très cultivée et dont l'aspect aimable est assez monotone. À partir de Roth, on quitte le Grand-Duché et l'on entre en Prusse, où les

routes ont un aspect funèbre, avec les grandes pierres blanches et noires qui les bordent.

Villages prussiens de Gentingen et d'Ammeldingen.

À Wallendorf, où l'Our se jette dans la Sûre, on rentre dans le Grand-Duché, et l'on prend le chemin de fer vicinal qui conduit à Echternach, par la rive droite de la Sûre.

À peu près à mi-chemin, sur la rive gauche, Bollandorf, l'ancienne *Villa Bollana*, où il y a encore des restes d'un pont romain et où se trouve un monument romain célèbre: l'autel de Diane.



Echternach, jadis entouré de remparts flanqués de neuf tourelles et de quatre grandes portes dont il ne reste plus grand-chose, est encore très beau, grâce à sa position pittoresque au bord de la Sûre, dans une large vallée, au pied de collines verdoyantes qui le protègent au Nord et à l'Ouest.

Pour bien le voir dans son ensemble, il faut franchir le pont sur la Sûre et escalader à gauche l'Ernzenberg par un ravin, au bout duquel on rencontre une sorte d'esplanade munie d'un garde-fou. La ville s'y présente admirablement avec ses principaux monuments: la basilique, l'église paroissiale, les bâtiments de l'ancienne abbaye, le parc, et la gare; à gauche, les montagnes bleues de la Sarre et de la Moselle forment un fond aux nuances tendres et indécises. Un sentier serpente sur le flanc de la montagne, au pied des masses de rochers qui la surmontent, et redescend plus loin vers la Sûre que l'on passe près d'un grand noyer.

Des poteaux indicateurs, placés aux bons endroits, indiquent au promeneur la direction et le nom des principaux points de vue. Nous dirons plus loin l'intérêt de ceux-ci et la beauté unique de quelques curiosités géologiques.

Avant de descendre, on peut aller jusqu'à un ermitage abandonné qui est le sujet d'une jolie légende:

Un ermite du nom de Cyrille avait élevé un jeune lièvre, et il était parvenu à l'appivoiser si bien, que l'animal, docile et caressant comme un petit chien, était devenu le compagnon et l'ami de l'ermite. Or il arriva

qu'un jour le prieur de l'abbaye d'Echternach, voulant éprouver le courage d'un novice, mit celui-ci au défi d'aller, par une nuit obscure, jusqu'à la cellule de Cyrille. Le novice releva le défi. Dès que le soir fut venu, il se mit en route et il arriva facilement à l'ermitage; mais il n'y trouva pas l'ermite. Il résolut de l'attendre, afin que Cyrille pût témoigner de l'accomplissement de la gageure, et s'assit en prenant sur ses genoux le lièvre qui gardait le logis. Au bout d'un certain temps, le jeune moine perdit patience; voyant que l'ermite ne rentrait pas, il se décida à partir. Cependant il lui fallait une preuve de son voyage; pour se la procurer, il s'avisa de couper une patte au lièvre. C'était cruel, direz-vous. J'en conviens; mais enfin ce moine était jeune et

Cet âge est sans pitié.

Quand l'ermite revint et qu'il vit la mutilation de son compagnon, son âme fut saisie de désespoir, et il se lamenta douloureusement. Puis, afin de découvrir l'auteur du mauvais tour, il ordonna au lièvre d'aller redemander le membre qu'on lui avait enlevé. L'animal obéit, descendit la montagne et arriva, clopin clopant, devant le monastère. Comme les portes en étaient fermées, il fut obligé de s'en retourner à l'ermitage. Tous les ans, depuis lors, à pareil jour et à pareille heure, l'ombre du lièvre quitte l'ermitage et vient rôder près de l'abbaye, dans l'espoir de retrouver sa patte.

Revenons à Echternach. La basilique, du commencement du XI^e siècle, est un précieux monument de l'art roman; après avoir été transformée en fabrique de faïence, elle a été restaurée, il y a une vingtaine d'années, et rendue à sa destination primitive. Elle a la forme classique des églises romanes, avec sa façade à deux tours; à l'intérieur, les voûtes des trois nefs sont soutenues par des colonnes corinthiennes et de gros piliers carrés. Sous le chœur, il y a une crypte qui, paraît-il, servait de prison, l'abbé d'Echternach étant jadis le seigneur haut-justicier de la ville et de la banlieue.

Lorsque j'y entre, on célèbre un office, et cela me donne l'occasion d'admirer un splendide suisse, qui porte une longue robe rouge ornée d'un grand collet de velours noir et une toque également rouge et noir; ainsi vêtu et coiffé, il a un air de premier président et est bien plus

imposant que nos vulgaires suisses en livrée bleue ou verte.

L'abbaye d'Echternach, dont les bâtiments servent maintenant à une foule de choses, fut fondée, tout à la fin du VII^e siècle, par saint Willibrord; elle jouissait d'une telle réputation au moyen âge, qu'on l'appelait l'*Ecole des Bénédictins*.

La fête de son fondateur se célèbre encore chaque année, le mardi de la Pentecôte, par la fameuse procession dansante qui attire un grand nombre de curieux.



On sait que les pèlerins exécutent une sorte de danse, consistant à faire trois pas de bourrée en avant, suivis de deux pas en arrière. Le corps de saint Willibrord est conservé dans l'antique église paroissiale, située sur une butte à laquelle on accède par un escalier de soixante marches, que doivent gravir les pauvres pèlerins, toujours en observant la marche traditionnelle.

Ces derniers sont toujours au nombre de plus de dix mille et ils se livrent à leur danse, dite des «Saints Sautants» (*Springende Heiligen*), en chantant un air sautillant, qui n'est pas d'apparence fort ancienne et dont voici la notation :



Procession d'Echternach.

L'air est également joué et incessamment repris par une quantité de musiciens qui accompagnent le cortège : violons, hautbois, musettes, flûtes, etc., tandis que les pèlerins chantent, pour varier, la chanson de saint Willibrord ou ses litanies. La procession fut instituée au XIV^e siècle, à l'époque où la danse de Saint-Guy, ou chorée, sévissait en Europe à l'état d'épidémie.

Parmi les pèlerins, écrivait M^r Majerus, juge à Luxembourg, à MM. Charcot et Richer, les uns, épileptiques ou atteints de diverses maladies nerveuses, dansent pour leur propre compte ; les autres dansent pour obtenir la guérison de leurs parents, de leurs amis, voire même de leurs bestiaux. Ceux qui sont trop âgés ou trop malades payent des gamins pour danser à leur place ; le même gamin saute souvent ainsi pour plusieurs personnes. Il n'est pas rare de voir de pauvres diables pris tout à coup au milieu de la procession d'une crise épileptique, et qu'on est obligé d'emporter. Certains même de ces malades ne peuvent suivre le cortège. Venus la veille de très loin et exténués de fatigue, on les voit écroulés au coin des rues, incapables de marcher, quelques-uns en proie aux accès de leur mal. Et on est obligé de les reconduire chez eux sans qu'ils aient pu remplir le but de leur pèlerinage.

Aussi des Luxembourgeois plus sages avaient-ils inventé dans le temps la procession « immobile », qui partait en même temps que la procession dansante. Les habitants de sept paroisses du pays de Trèves et du Luxembourg s'assemblaient sur une place. Là, après s'être tenus en repos pendant sept ou huit minutes, ils faisaient une trentaine de pas en avant ; puis ils s'arrêtaient de nouveau ; et ce manège durait jusqu'à l'église, où ils arrivaient d'ordinaire au même moment que les sauteurs.

Sur la grand-place d'Echternach, se trouve le *Dingstuhl*, étrange bâtiment quadrangulaire reposant sur des arcades gothiques aux lourds piliers carrés, et flanqué de deux minuscules tourelles à encorbellement. Il date du XVI^e siècle et servait d'hôtel de ville, *dingen* signifiant délibérer.

Une particularité à noter, c'est qu'Echternach est entièrement éclairé à la lumière électrique, rues et maisons. Pour ma part, je dois observer que, des deux nuits que j'ai passées à Echternach, je n'ai pas vu fonctionner les appareils dans les rues ; mais on m'en a donné les raisons : la première nuit, il y avait clair de lune, ce qui suffit amplement comme éclairage ; la seconde nuit, il pleuvait, et les gens sensés restent chez eux quand il pleut ! Je n'ai eu qu'à m'incliner devant ces explications péremptoirs.

IV.

AUTOUR D'ECHTERNACH

Echternach est, pour le touriste, le véritable centre d'excursions du Grand-Duché. Dans ses environs, la nature a prodigué ses beautés les plus sauvages avec une telle profusion que les promenades y sont des plus nombreuses.

Non loin de la gare, un sentier dans la montagne conduit à un petit pavillon en forme de chalet suisse, le *Troostkneppchen*, d'où l'on a une belle vue vers l'Est, et au *Wolfschlucht*.

Le *Wolfschlucht* — la Gorge du Loup — est formé par deux immenses roches qui émergent des taillis et se



découpent sauvagement sur le ciel ; l'aspect fantastique de cette gorge est inoubliable tant est vive la sensation qu'elle fait éprouver à celui qui l'aperçoit pour la première fois.

Dès ce moment, on voit surgir devant soi une suite de monstrueux amoncellements de rochers qui revêtent les formes les plus variées.

Après avoir contemplé la vallée de la Sûre du haut d'une sorte d'esplanade naturelle à quelques pas du *Wolfschlucht*, dirigeons-nous, en passant devant

la crevasse du *Teufelscharf*, l'Égratignure du diable, vers la vallée de l'Esbach, dont l'entrée est marquée par un amas de tuf blanchâtre.

Un sentier à mi-côte et qui suit la grand-route de Berdorf, court à travers le *Labyrinthe*, fantasque fouillis de roches bizarrement disposées qui réserve surprises sur surprises.

Descendant dans la vallée et passant un petit pont rustique, on arrive devant le *Pérékop*, gigantesque rocher coupé par une mince fissure qui le traverse dans toute son étendue et qui mène, par une montée ardue, à sa crête.



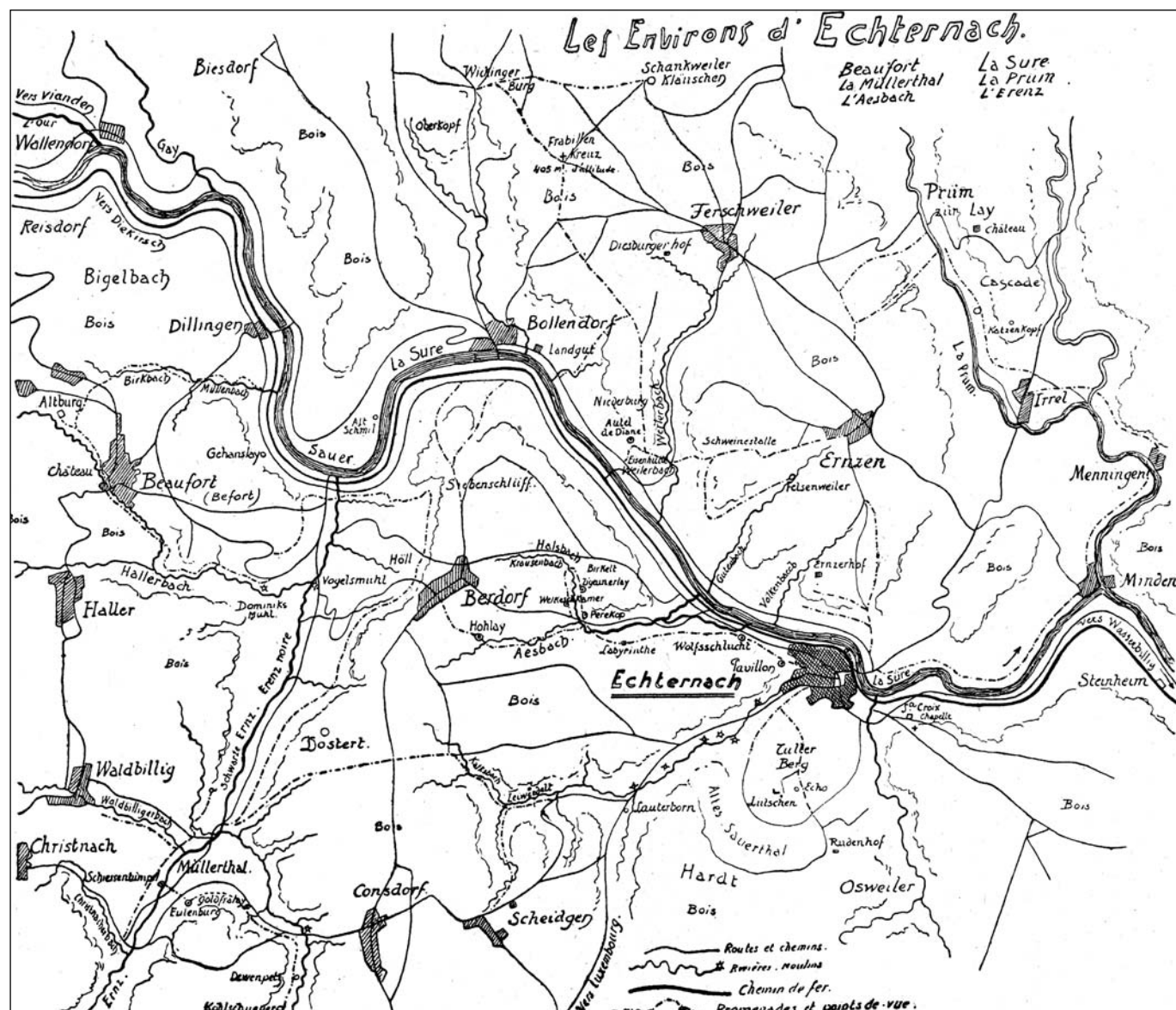
Le Pérékop.

Le *Hollay*, qui suit, est une espèce d'excavation immense en forme de voûte sur piliers naturels, et formée par la réunion de quatre blocs gigantesques.



Du *Hollay*, on est en quelques minutes au village de Berdorf, sur la hauteur. L'église de Berdorf possède un autel antique de granit qui porte en relief les quatre figures d'Hercule, d'Apollon, de Junon et de Minerve; il est assez piquant de voir ce monument païen placé sous un autel catholique.

De Berdorf, nous allons aux *Sievescheff*, sept fentes étroites taillées dans le roc et se suivant de telle manière qu'on peut parcourir tout l'intérieur de cette masse de rochers. Le passage est large juste assez pour un homme et l'on se demande avec effroi, lorsqu'on s'y engage, ce qu'on deviendrait si la moindre commotion terrestre venait ébranler le roc.



Du haut du *Kaselt*, on voit la Sûre, le Mullerthal, Beaufort, Grundhof, Dillingen; nous passons par le Winterbach, endroit charmant où, au milieu de grandes roches, sourit un petit parc en miniature. Le sentier devient de plus en plus romantique et l'on roule, on dévale plutôt qu'on ne descend jusqu'à l'Erenz noire, à un gué de larges pierres que l'on traverse.

Près de là, on prend la grand-route de Grundhof à Beaufort jusqu'au poteau indiquant le chemin du Hallerbach, ruisseau qui tire son nom du village de Haller perché au haut de la montagne.



Avec le Hallerbach, le paysage change de caractère et devient puis riant: à partir d'un moulin abandonné, le *Dominiksmühle*, on remonte ce charmant ruisseau qui forme à chaque instant de jolies cascates en courant sur les roches vertes qui encombrant son lit. Les arbres mousus aux larges ramures, les arbrisseaux rampants qui couvrent le sol font un séduisant cadre à ce vallon pittoresque et tranquille où l'on n'entend que le doux murmure de l'eau qui chante.

Au pont de pierre, on quitte la vallée du Hallerbach pour s'engager dans celle du Taupersbach, où les éboulis sauvages recommencent. Enfin les taillis s'éclaircissent, et l'on débouche sur une petite prairie au pied du village de Beaufort, ou *Befurt*, comme on dit là-bas.

Les élégantes ruines de l'ancien château forment un heureux contraste avec toutes les beautés naturelles qu'on vient de voir, et qui excitent l'admiration au point de faire oublier la fatigue des cinq heures de marche qu'il y a d'Echternach à Beaufort, par cet itinéraire.

Le château, construction du XVI^e siècle en pierre jaune, n'a guère que son aspect qui est magnifique, il est vrai; l'état de délabrement où il se trouve rend sa visite peu intéressante, surtout lorsqu'on a vu celui de Vianden.



Les ruines du château de Beaufort.

À côté de l'ancien château s'en trouve un moderne, du XVII^e siècle, construit par le célèbre patriote luxembourgeois, Jean Beck, qui de petit pâtre devint baron du Saint-Empire et gouverneur de Luxembourg.

On attribue un joli mot à cet aventurier célèbre. Comme il faisait son entrée solennelle à Luxembourg, sa femme, assise à ses côtés, lui rappela la bassesse de son extraction et lui demanda ce que pouvait penser la populace en le voyant passer en si brillant équipage. Beck aurait répondu cette phrase devenue proverbiale: *Quand la boue devient fumier, elle veut être charriée.*

Il y a quelques années, un terrible incendie a détruit toutes les maisons du village de Beaufort; mais on a pu les reconstruire immédiatement grâce aux fonds que fournirent les fêtes organisées afin de venir en aide aux victimes du désastre.

Pour revenir à Echternach, on va de Beaufort, par la grand-route, jusqu'à Grundhof, où l'on retrouve le chemin de fer de la Sûre. Un *pedestrian* intrépide achèvera naturellement la route *pedibus cum jambis*.

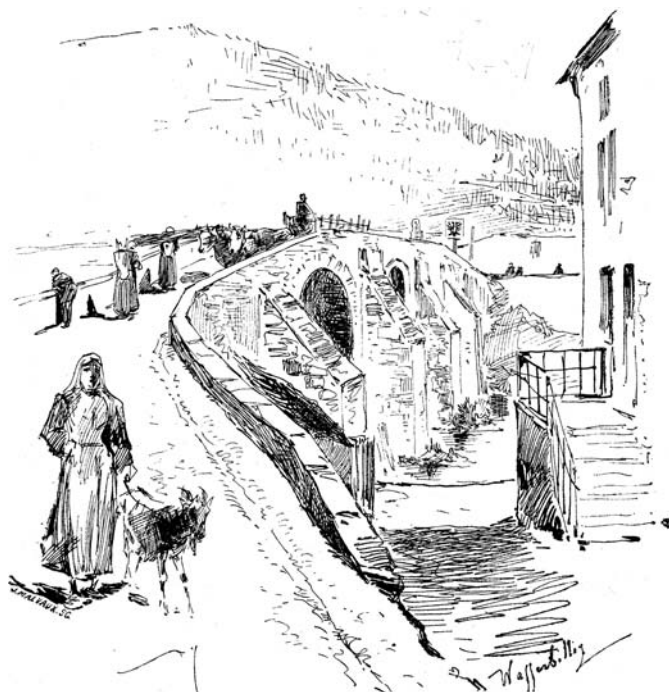
Plusieurs autres excursions fort jolies et recommandables seraient à citer, quoiqu'elles ne nous mettent pas en présence de beautés aussi grandioses que la précédente: celle de la Mullerthal et celle de la vallée de la Prüm, par Minden, Menningen, ou la Nimes se réunit à la Prüm, Irrel, Prümshay et Ferschweiler jusqu'à Erzen.



Les archéologues ne manqueront pas d'aller voir le monument de Diane, à vingt minutes de Bollendorf, par où nous avons passé en arrivant à Echternach. Le bloc de quatre mètres de haut, portant la dédicace à la déesse, était surmonté jadis d'un bas-relief, malheureusement brisé par des paysans fanatiques et dont il ne reste pour ainsi dire rien. À peine peut-on, avec beaucoup de bonne volonté, distinguer les pieds de la déesse et ceux d'un animal. Il y a, tout près, une station à Weilerbach.



VI. D'ECHTERNACH À TRÈVES PAR IGEL



On va, le plus facilement du monde, en chemin de fer d'Echternach à Trèves par Wasserbillig.

La ligne que nous avons déjà utilisée de Wallendorf à Echternach nous conduit, par Steinheim, Rosport, Born, Moersdorf, à Wasserbillig en continuant de suivre la Sûre, qui devient plus large, plus profonde et qui se borde de saules et de peupliers, de manière à ressembler aux rivières flamandes.

Quelques barrages détruisent cet aspect près de Wasserbillig, village datant de l'époque romaine, où la Sûre se jette dans la Moselle et où l'on change de train pour aller à Trèves par Karthaus.

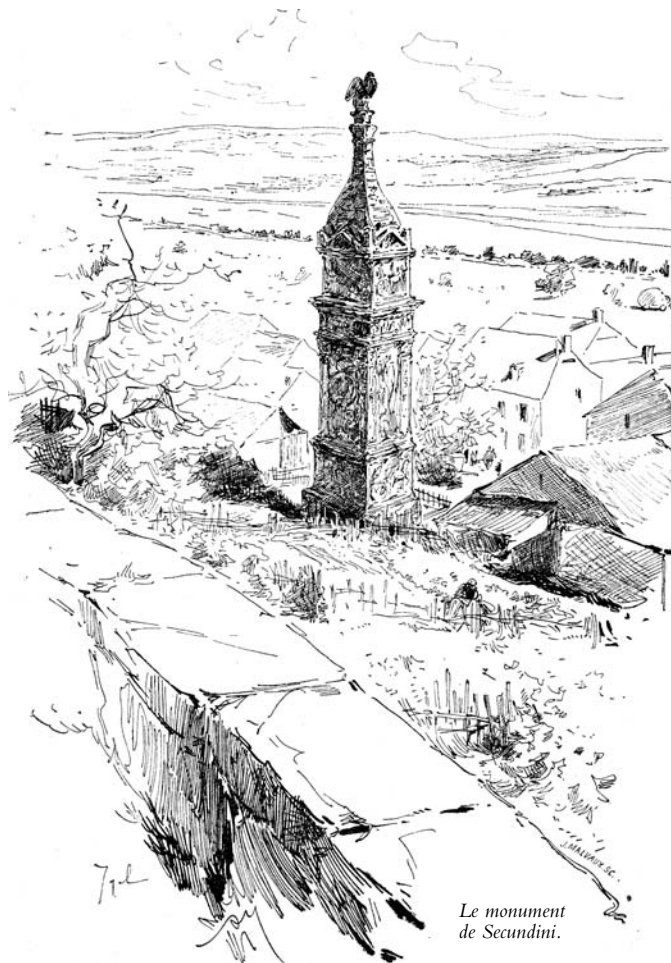
La voie ferrée suit la Moselle, dont la vallée riante contraste avec les environs sauvages d'Echternach.

Mais faisons plutôt le trajet pédestrement et passons, au bout du village, le pont aux arches romaines, à l'extrémité duquel le poteau surmonté de l'aigle impérial et un bureau de douaniers nous apprennent que nous sommes sur le territoire allemand.

Côtoyant la Moselle, nous sommes bientôt à Igel.

Vers le milieu de ce charmant village, au bord même de la route, une surprise.

Un monument imposant, d'une admirable patine, le célèbre tombeau des *Secundini*, apparaît au détour d'un mur, au milieu d'une placette pittoresque, et, certes, l'impression est superbe. Ses dimensions, — il a vingt-quatre mètres de hauteur, — la noblesse de ses lignes, ses intéressants bas-reliefs, sa conservation remarquable en font un des documents les plus importants de l'art romain. Il date de la moitié du III^e siècle.



Le monument
de Secundini.

Ne pas continuer la route sans grimper, derrière la colonne, à la terrasse de la petite église romane qui domine le village, et d'où l'on a une vue magnifique sur toute cette noble vallée romaine de Trèves.

Si le coup d'œil est merveilleux, rien n'égale, d'autre part, le charme intime du petit cimetière, avec ses hautes herbes folles et ses croix minuscules, toutes fleuries.

Sur chaque tertre, des fleurs en papier, fraîches ou décolorées, et, usage apparemment local, un petit vase rempli d'eau. Une main de fée peut seule l'y verser, car l'eau est toujours fraîche et la porte du cimetière semble n'être franchie que par le touriste en quête de sensations.



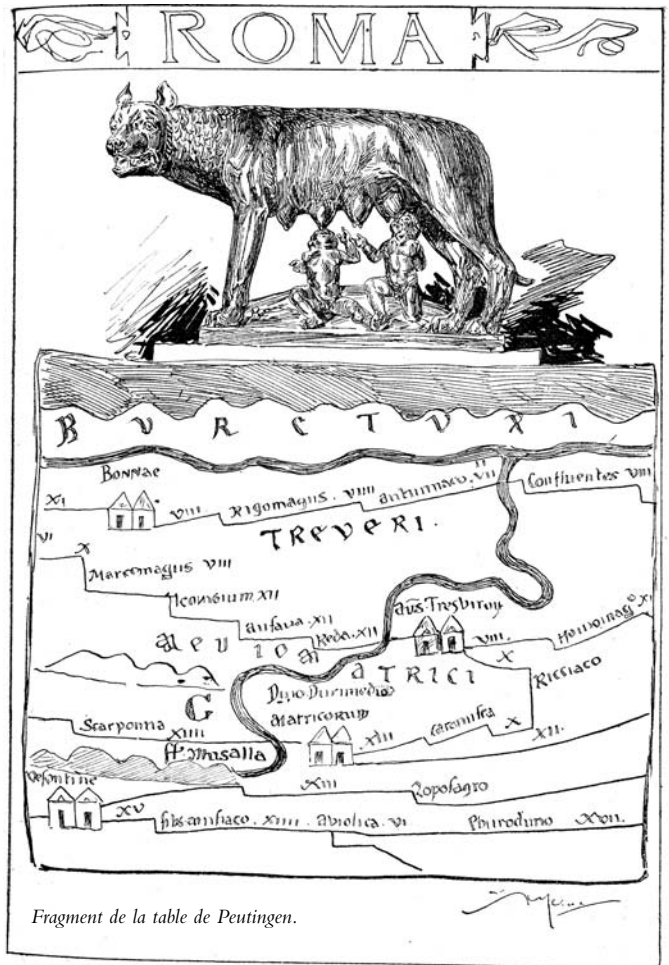
Le calme exquis des environs, les rares rumeurs du village qui paraît endormi, avec la vive lumière et la beauté de lignes de la plaine que l'on découvre de cette terrasse, justifient bien un détour en ces parages.

Trois quarts d'heure de voiture, le long de la Moselle, nous font atteindre Trèves, la ville superbe de ruines, la plus ancienne de l'Allemagne, dont les tours, les imposantes masses de constructions, casernes, églises, etc., se profilent dans le lointain. Au haut de la côte, se dresse dans le ciel bleu la haute colonne de la Mariensäule.

Par l'antique pont romain qui relie la rive gauche, que nous suivons, à la ville, étalée tout entière sur la rive droite, nous entrons dans la *Belgica Roma*, la Rome belge.



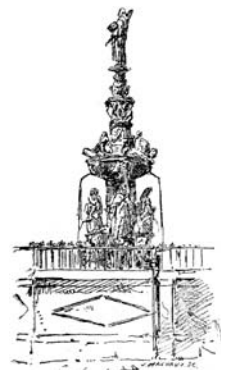
Trèves et ses environs.



Fragment de la table de Peutinger.

VII. TRÈVES

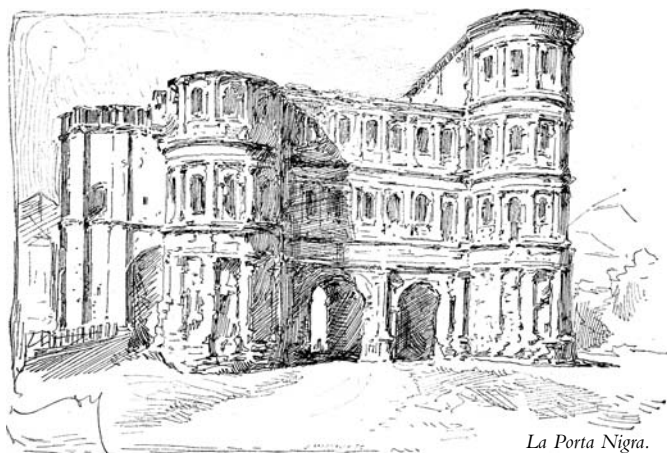
Trèves, la *Colonia Augusta Trevirorum*, remonte à une haute antiquité et, s'il faut en croire une inscription sur la Maison Rouge, elle existait mille trois cents ans avant Rome, ce qui nous mène à l'an 2000 avant Jésus-Christ! Au premier siècle, elle devint le siège du procurateur de la Gaule belge, et son importance lui valut, au IV^e siècle, d'être appelée la seconde capitale de l'empire romain.



Saint Euchère fut son premier évêque. Tombée au V^e siècle au pouvoir des Francs, Trèves fut réunie à l'Allemagne par le traité de Verdun (843). Pendant tout le moyen âge, la ville fut un très important centre religieux. Deux fois conquise par les Français, au XVII^e siècle et en 1798, le Congrès de Vienne l'attribua définitivement à la Prusse (1814).

De 1472 à 1794, Trèves posséda une université qui jouit d'une certaine célébrité. En déplaçant le siège de l'archevêché de Trèves à Coblence, Clément Wenceslas mit fin, en 1786, à la grandeur de la ville.

De la gare du chemin de fer, un superbe boulevard nous mène vers la *Porta Nigra*. Cette imposante construction, si souvent reproduite, est d'un effet vraiment saisissant. Ses deux puissantes tours, bâties au moyen de blocs de grès reliés par des crampons de fer, en partie arrachés, et auxquelles le temps a prêté une couleur pres-



La Porta Nigra.

tigieuse, donnent une impression de grandeur colossale; elles évoquent bien cette domination immense que fut l'empire romain.



La rue Siméon conduit à la Place du Marché, où se trouve une maison du XIII^e siècle, dite des Trois Rois. L'hôtel de la Maison Rouge (*Rotes Haus*), construction gothique du XV^e siècle, est un bijou de la Renaissance. Au milieu de la place, une jolie fontaine et une croix de marché.

Vis-à-vis, mais entourée de maisons, l'église de Saint-Gandolf; du haut de

sa tour élevée, un beau point de vue.

La rue de l'Étoile nous mène au *Dom* ou cathédrale, la plus vieille église de l'Allemagne. La partie centrale est, dit-on, d'origine romaine, et fut aménagée en temple catholique à la fin du IV^e siècle. Refaite au VI^e siècle, l'église fut agrandie au XI^e, et assez souvent ravagée puis restaurée dans la suite. On peut voir, de l'extérieur, les diverses périodes de la construction.



Immédiatement à côté, admirons la beauté et la simplicité de lignes de la *Marien Kirche*, au joli porche sculpté, et, par la rue Notre-Dame, d'un charmant XVIII^e siècle, où se trouvent le palais Kesselstatt et les bâtiments de l'épiscopat, arrivons à l'immense et sévère Basilique romaine, devenue temple protestant. Cette construction,



entièrement en briques, est attribuée à l'empereur Constantin. La grande plaine des casernes s'étend devant elle.

Le Palais des empereurs romains, que l'on prit longtemps pour des bains, possède des parties encore fort bien conservées, et s'y promener seul permet de se croire

transporté en un monde depuis longtemps disparu.



Une belle avenue mène au nouveau musée, à la jolie et propre façade, dans une enclave des fortifications dont on a fait un jardin.

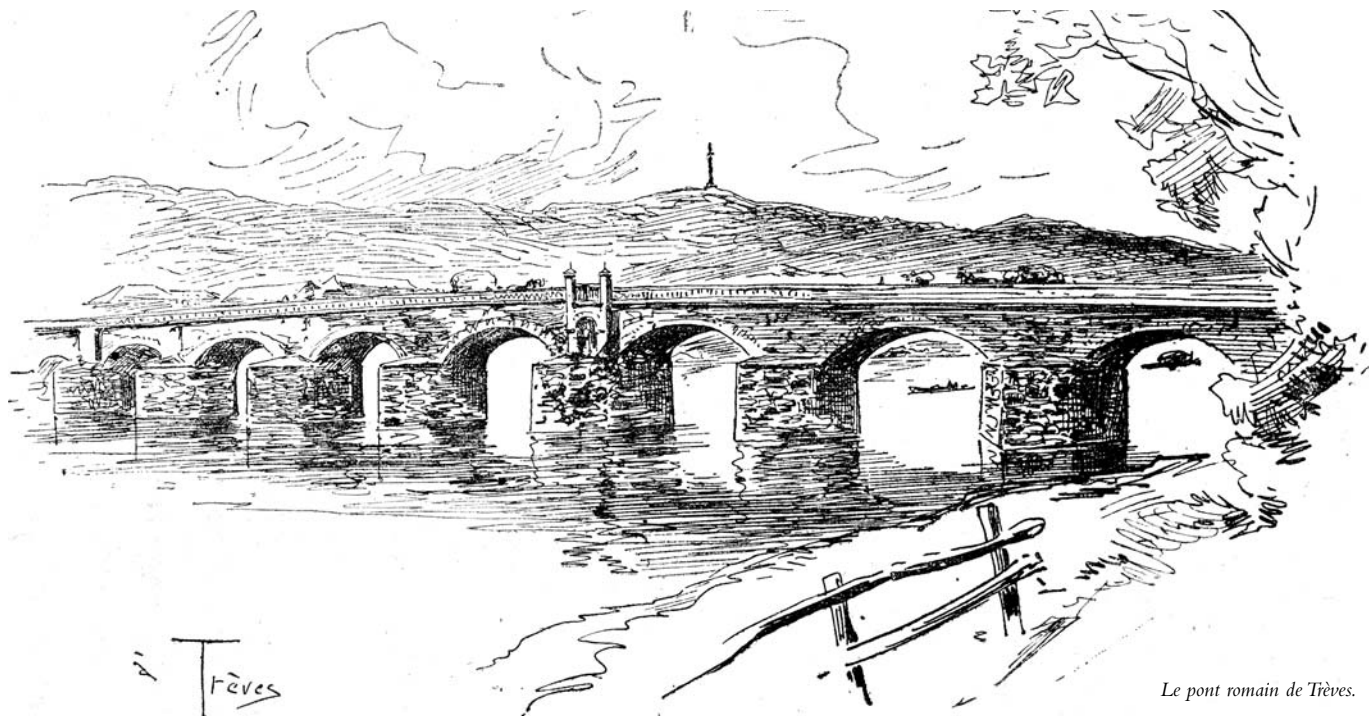
L'installation du musée est tout à fait réussie, et le plus grand soin a présidé au classement des nombreuses antiquités qui y sont conservées: poteries, fragments de mosaïques, armes, bronzes, médailles, verreries, sculptures, monuments funèbres, etc.

Malgré sa richesse, la collection est cependant d'un maigre intérêt esthétique; elle nous fournit une impression complète d'un art particulier, mais cet art est un art de province, qui n'a rien de commun avec la noble et ample beauté des restes de la Rome des Césars.

L'intérêt est plutôt de curiosité, documentaire. La visite du musée permet bien, en effet, de se rendre compte de ce qu'était une grande ville, en Gaule, aux premiers siècles de notre ère. Et cela, certes, n'est pas à dédaigner.

À cinq minutes du palais, l'Amphithéâtre, vaste arène taillée en partie dans le roc et où, en de sanglants massacres, les bêtes déchirèrent des milliers de prisonniers.





Le pont romain de Trèves.

Continuant notre excursion archéologique, donnons un regard aux anciens bains ou thermes, avec leurs sous-sols où se perçoivent d'intéressants détails de chauffage.

Passant devant les églises de Saint-Paul, de Saint-Joseph, de Saint-Antoine, de Saint-Gervais et de la Trinité, sans compter de nombreuses chapelles conventuelles, entrons à la bibliothèque communale, riche en manuscrits et en incunables.

Il y a de bonnes heures à passer ici pour le bibliophile épris de vieux bouquins. Le *Codex Aureus*, évangile carlovingien, et le *Codex Egberti*, remarquable manuscrit à miniatures du X^e siècle, sont de vrais trésors. Le simple curieux verra, d'un œil amusé, les autographes de Luther, de Loyola, de Goethe ou de Schiller.

Par la *Bvodstrasse*, nous atteignons le Marché aux Grains, orné de fontaines, avec le Palais des Marchands et l'Hôtel des Postes, de construction récente, et nous terminons le tour de la ville.

Dans le faubourg de Saint-Mathias, un peu loin mal-

heureusement, l'église du même nom, curieux édifice où se conserve un morceau authentique de la Sainte Croix avec d'autres reliques précieuses. C'est, paraît-il, un pèlerinage très fréquenté.

Il faut remarquer le côté religieux de Trèves. La ville possède des églises, presque toutes remarquables par leur belle architecture ou leur antiquité, mais surtout

très nombreuses. Et, cependant, elles ne paraissent pas suffire au zèle et à l'empressement les fidèles. Ô cette cohue d'une sortie de messe, quand, un matin de dimanche, nous voulûmes entrer à Notre-Dame! Comme notre impatience s'exaspéra de devoir attendre, pendant un temps qui semblait un siècle, que s'écoulât le flot incessant des assistants!

Une autre caractéristique est le mouvement du marché aux bestiaux, le jeudi matin, attirant des foules de paysans, et dont l'allure a quelque chose de méridional, de romain presque.

Est-ce l'aspect des charrettes légères, en forme de grands cercueils, traînées par de beaux chevaux courts et ronds, à la jolie tête fière? Est-ce la vue des bœufs et des vaches à la coloration uniformément rousse, dont la silhouette rappelle le bœuf romain? Est-ce la fontaine, d'un classique légèrement barbare mais de dimensions imposantes, qui, au centre de la vaste place, domine le grouillement affairé du peuple?

Est-ce enfin le clair soleil, ou n'est-ce que notre imagination frappée de tous les souvenirs antiques que nous venons de voir, de toutes ces ruines pittoresques? Il nous a semblé, par moments, que nous étions au bord du Tibre



et non près de la belle Moselle qui, à quelques pas de nous, roule ses eaux bruissantes vers le Rhin majestueux.

Et sur cette religiosité, et sur cette activité vient se greffer un troisième facteur de la vie tréviroise : le côté militaire.

Ville de garnison nombreuse, Trèves montre de brillants uniformes de tout genre, une suite d'exercices et de parades martiales, d'une correction automatique, au son des cuivres stridents, qui nous ramène à la réalité, aux choses modernes. Ce formidable camp allemand, à deux pas de la paisible principauté luxembourgeoise, donne la sensation d'une race en éveil, d'une force toujours prête à la lutte qu'elle attend sans crainte.

VIII. DE TRÈVES PAR GREVENMACHER



Le chemin de fer nous ramène dans le Grand-Duché à Grevenmacher, en suivant la Moselle, mais par la ligne de Metz cette fois ; la station — Wellen — est prussienne et située en face de Grevenmacher, dont elle est séparée parla Moselle sur laquelle on a jeté un beau pont.

Nous sommes en plein pays vinicole ; les coteaux sont couverts de vignes dont les pampres verts cachent mal les affreux bâtons gris qui leur servent de supports.

Grevenmacher date, paraît-il, du VII^e siècle ; il possède un hôpital fondé, au XIV^e siècle, par la famille von Osburg. Mais, ce qui vaut mieux, Grevenmacher produit un vin assez estimé ; il n'est pas du tout désagréable, et porte le nom charmant de *Moselblümchen* : Fleur de Moselle.

Ajoutons que Grevenmacher est le chef-lieu d'un des trois districts composant le Grand-Duché ; les deux autres sont Diekirch et Luxembourg.

La Haute-Moselle est rarement parcourue par les touristes qui se bornent, pour la plupart, à remonter de Coblenze à Trèves le cours de la rivière. Ausone vante le vin parfumé produit par ses coteaux, et admire le frais gazon de ses rives :

*Amnis odorifero juga vitea consite baccho.
Consite gramineas, amnis viridissime, ripas !*

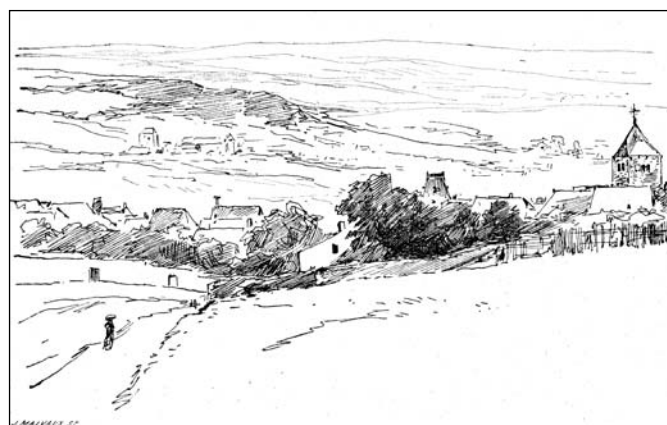
Pourtant, il n'est pas sans intérêt de pousser par Grevenmacher jusqu'à Remich, car on jouit d'un paysage charmant par la belle route qui suit la Moselle et qui chemine au bas des vignobles s'étendant sur la rive luxembourgeoise ; du côté prussien, rien que des champs et des bois.

La vallée est large et belle ; on voit se succéder rapidement des villages prospères : après Grevenmacher, voici Machtum, Ahn, Wormeldange, gros bourg spécialement réputé pour son vin ; Ehnen, pittoresque village au confluent du Gostingen et du Lenmingen avec la Moselle et possédant deux petits ponts, dont l'un ancien et curieux.



À Stadtbredimus, en face du village prussien de Palzem, le vin ne vaut plus rien, mais la vue est jolie ; c'est l'extrémité du Trintingerthal au fond duquel coule un ruisseau formé par le Roedbach et le Mühlenleich.

Bientôt on voit apparaître les grosses tours du château de Thorn, puis Remich, dont les maisons s'alignent au bord de la rivière qui forme ici une sorte de plage.



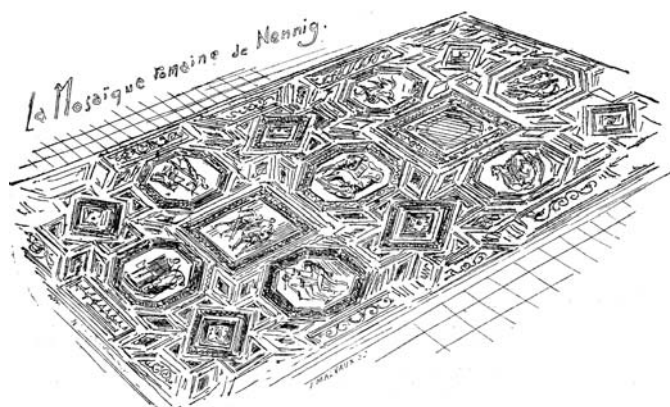
L'agréable petite ville est d'aspect quasi français. Le coup d'œil que l'on a, de l'autre côté du pont, c'est-à-dire de la rive prussienne, est ravissant. Du temps où les étymologies tudesques étaient à la mode, on faisait venir le nom de Remich du cri : *Ree mech*, «ramenez-moi», c'est-à-dire «faites-moi passer l'eau», que lançaient au passeur de Remich les voyageurs venant du pays de Trèves.

La ville était jadis fortifiée ; au commencement du IX^e siècle, les Normands y livrèrent bataille. Actuellement, elle

n'attire plus que par sa situation et par sa proximité du village de Nennig, sur la rive droite de la Moselle, en Prusse.

Nennig est célèbre dans le monde des archéologues par la découverte qu'on y fit, en 1852, d'une villa romaine, une de ces maisons de plaisance, qui, d'après Ausone, bordaient les deux rives de la Moselle.

Les substructions encore visibles permettent de se rendre compte de sa disposition et de son plan; mais ce qui lui donne surtout de l'intérêt, c'est sa superbe mosaïque de très grande dimension et admirablement restaurée.



La mosaïque, de plus de quinze mètres de long sur dix de large, se compose d'un médaillon central carré représentant un combat de gladiateurs, entouré de sept médaillons octogones dont six ont pour sujet des belluaires luttant contre des animaux; le septième figure deux musiciens, dont l'un joue de la buccine, l'autre de l'orgue hydraulique.



Un huitième médaillon, moderne celui-ci, et remplaçant un médaillon détruit, apprend que la mosaïque a été découverte en 1852 et restaurée en 1874. On l'a protégée par un bâtiment de briques rouges, muni d'un balcon intérieur qui permet d'examiner en détail et d'admirer tout à son aise la précieuse œuvre d'art. En chemin de fer, on peut se rendre de Trèves à Nennig en trois quarts d'heure.

Revenons à Remich pour aller à Mondorf par les hauteurs; arrivé au sommet, avant de s'enfoncer sous bois, on dit adieu à la Moselle qu'on voit disparaître à l'Est, et aux grands panoramas qu'on a eus jusqu'alors.

IX. MONDORF

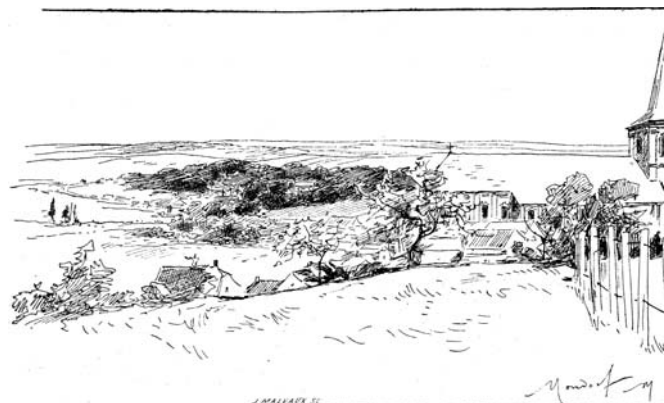
Mais peut-être êtes-vous fatigué de courses pédestres. Voici, à Remich, la gare du tram; embarquons-nous dans les gaies voitures, légères et étroites comme des caisses à cigares, et allons, d'un bon train, à travers bois et prés, vers

les deux Mondorf.

La route monte, monte; les plaines s'éloignent. Le panorama de la Moselle nous échappe bientôt. Le cirque de champs cultivés et de prairies fleuries, qui se déroule à nos pieds, disparaît à son tour, brusquement.

Voici les premiers taillis d'une lisière, et le bois, qui ne finit qu'au bout d'une course en lacet d'une quinzaine de minutes, nous montre ses beaux chênes, ses acacias embaumants, d'une vigoureuse et réconfortante végétation.

Puis la plaine s'ouvre en une large cuve: le parc de Mondorf et l'agglomération avec son église y mettent, l'un sa tache de verdure variée, l'autre son originale silhouette de petite ville presque lorraine.

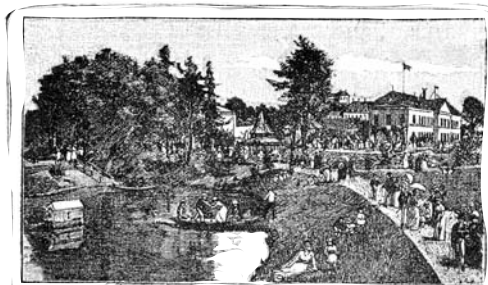


Coupé en deux par un mince ruisseau bavard formant frontière, l'Aalbach ou Ganer, qu'un pont minuscule franchit, Mondorf est mi-luxembourgeois, mi-allemand.

Le ponceau, qu'envahissent et occupent paisiblement des canards et des oies, nous conduirait dans le doux pays de l'infortunée Jehanne. Des événements fatalement mémorables l'ont fait passer dans l'empire germanique, mais ils n'ont pu ôter à ce coin de terre sa gracieuse et engageante physionomie française.

Mais foin de la politique quand le soleil brille et que l'air vif fait se jouer, au bord de l'eau, les fleurs et les feuilles reluisantes, parmi les nénuphars!





C'est dans cette fraîche vallée que des malades, vrais ou imaginaires, attendent tranquillement, d'une calme et sereine villégiature, la guérison promise. C'est Mondorf-les-Eaux, dont la source merveilleuse, à ce qu'on assure, sourd au milieu d'un parc charmant, tout expressément arrangé pour le plaisir des yeux, et traversé par la Ganer. Bien que certains coins nous montrent des massifs anciens de trois quarts de siècle, la transformation de cet endroit ne date que de 1886.

La source même fut découverte en 1844.

L'établissement balnéaire fut inauguré en 1848, et considérablement agrandi, en 1866, par la société privée qui l'exploitait. Depuis, il a été repris par le gouvernement luxembourgeois, qui ne néglige rien pour le faire prospérer et en faire un second Creuznach. Il s'appelle officiellement l'Établissement thermal et institut hydrothérapique de l'État. Les eaux, très riches en brome et en sels de calcium, sont, paraît-il, particulièrement efficaces pour les troubles de l'appareil digestif. Ajoutons que la saison s'ouvre le 15 mai.

Les baigneurs peuvent facilement faire des excursions aux environs, soit à Remich, soit dans la vallée de la Ganer, à Altwies.

Près d'ici se trouve le camp romain de Dalheim, où l'on fit des trouvailles restées célèbres. Un pieux souvenir y a été érigé aux antiques occupants de ce plateau: une



colonne, surmontée de l'aigle romain, rappelle, en une laconique mais frappante inscription, leur lointain séjour.

On dit que le camp retranché de Dalheim était le plus considérable de ceux que les Romains avaient établis dans les Gaules. Assis sur un vaste plateau légèrement incliné, il formait le point central où convergeaient cinq voies romaines qui le mettaient en communication directe avec Trèves, Metz, Arlon, Remich et Titelberg.

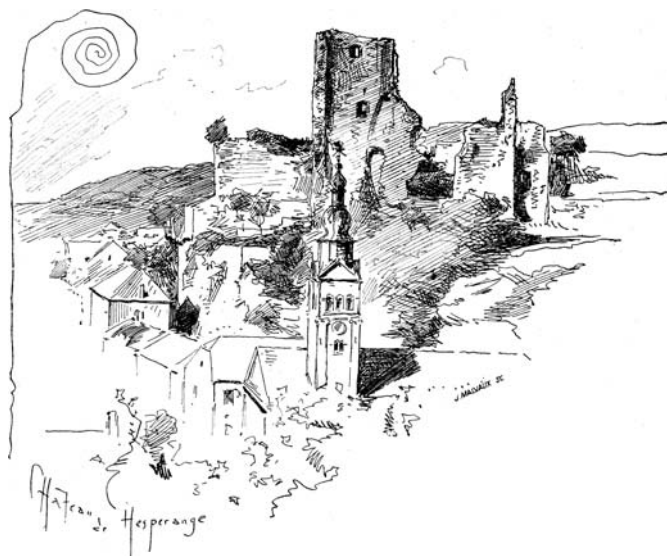
De la hauteur de Dalheim, on peut, par un temps clair, apercevoir Metz et sa cathédrale.

Passons maintenant au village de Mondorf. Voici l'église, dont la collation dépendait jadis de l'abbaye des bénédictins d'Echternach. Elle est grande, bien bâtie, et intéressante par son originale décoration en meubles Louis XV curieusement incrustés. Mentionnons aussi ses fort acceptables vitraux, dus à un artiste du cru.

Le curé, dont le charmant presbytère tout embaumé est proche, nous fit les honneurs de son temple en très aimable homme du monde, fier d'en sentir apprécier le luxe peu commun dans ces pays.

Autour de l'église, des lointains se découvrent, très étendus, qui disent la terre fertile.

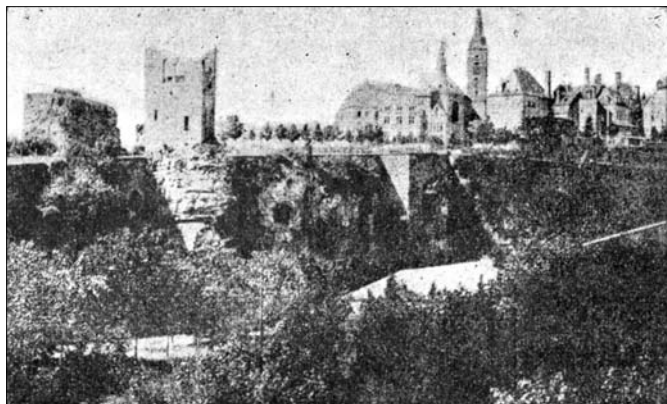
Mais Luxembourg nous appelle et, par le même petit tram sautillant et rapide, qui se faufile à travers champs, nous atteignons bientôt Hesperange, où se voit en passant la noire et imposante silhouette d'un vieux château en ruines, dominant le village accroupi dans un repli de l'Alzette.



Roulant toujours par une descente qui s'accroît, nous apercevons le massif découpé et les ravins pittoresques de Luxembourg, où les profondes tranchées de l'Alzette et de la Pétrusse viennent se confondre.

X. LUXEMBOURG

Il est bien difficile non même de décrire Luxembourg, mais seulement d'en donner une idée approximative. Au moment d'en parler, on éprouve en effet le même embarras que celui qui contemple, pour la première fois, du haut du parc Pescatore, cette ville unique dont une partie est bâtie sur la cime des rochers tandis que l'autre semble s'être détachée de la montagne et avoir dégringolé au fond d'un précipice.



On se perd dans un enchevêtrement de maisons et d'ouvrages fortifiés, de rues et de chemins de ronde. Voici des restes des anciennes enceintes du *Bock*, cette sorte de promontoire où s'éleva le château fort qui devait donner naissance à la cité; voici les vestiges des travaux des Espagnols, de Vauban, des Prussiens. Rochers, fortifications, bâtiments, bouquets d'arbres, tout se mêle, se confond sur un petit espace. Des viaducs énormes achèvent d'impressionner et l'on ne parvient pas à se rendre un compte exact de cet inextricable fouillis qui forme Luxembourg.



On a démoli, depuis 1867, les anciens ouvrages de défense, mais en tâchant de mettre d'accord le pittoresque et les exigences des traités. On a conservé les travaux qui faisaient bien dans le paysage, en pratiquant de larges ouvertures, grâce auxquelles il est désormais impossible de s'y retrancher. Toutes ces jolies tourelles rondes au toit pointu — anciens postes de guetteurs — ont été restaurées et restent suspendues, ça et là, comme de grands nids accrochés d'une manière invraisemblable au-dessus de l'abîme. Lorsqu'on abat des murailles, on les remplace par des parcs et des jardins.



Le gouvernement veille avec un soin jaloux à maintenir la ville dans son admirable situation: j'ai vu reconstruire à moitié un rempart qu'on avait trop coupé, parce qu'il y aurait eu un trou déplaisant dans la perspective. Plus fort encore: lorsque, dans un endroit ouvert et bien exposé, un particulier construit une maison, le ministre des travaux publics lui accorde un subside pour qu'il y ajoute une tour élégante.

Du reste, il y a à Luxembourg, comme dans les autres villes du Grand-Duché, une société d'embellissement, *Verschönerungsverein*, qui travaille de toutes ses forces à conserver et à augmenter les beautés naturelles, et qui seconde puissamment les efforts du gouvernement.

Quoique la ville soit d'origine fort respectable, — en 963, le comte Sigefroi d'Ardenne acquit de l'abbaye de Saint-Maximin de Trèves, en échange de sa propriété de Feulen, le château fort de Lützelbourg, situé sur les rochers arides du Bouc, et qui aurait été bâti, en 260, par l'empereur romain, Gallien, — en fait de monuments anciens, il n'y a à citer que le Palais du Prince, charmante maison seigneuriale du XVI^e siècle, faisant face à la place Guillaume où se dresse une bonne statue équestre du roi Guillaume, avec cette inscription: *A notre roi grand-duc, le Luxembourg reconnaissant.*

Cela ne veut pas dire que les Luxembourgeois aient été d'excellents royalistes, au contraire. Le principal mérite qu'ils reconnaissent à leur précédent souverain, c'était de les laisser bien tranquilles. Guillaume III, en effet, s'en reposait absolument sur ses ministres des affaires du Luxembourg, et il se contentait de signer les pièces officielles qu'on lui envoyait à La Haye. Il n'aimait pas à aller dans le pays, surtout depuis le jour où il avait été conduit à un bureau de police, comme un simple vagabond, par un garde-pêche qui l'avait surpris pêchant sans permis, et ne l'avait pas reconnu. Au lieu de rire de l'aventure, en homme d'esprit, le roi eut le tort de se fâcher contre un employé qui ne faisait, en somme, que remplir son devoir, et cette petite affaire contribua à le rendre impopulaire.

Maintenant qu'ils ont leur propre grand-duc, je suppose que les patriotes luxembourgeois doivent être plus heureux.

Les églises de Luxembourg n'offrent pas d'intérêt; il faut seulement tâcher d'entendre jouer par le carillon de l'église de Notre-Dame, autrefois des jésuites, l'air national luxembourgeois, l'*Hemmelmarsch*.

Par contre, on remarque dans le quartier du *Grund*, dans la ville basse, une chapelle établie dans une excavation du rocher, ce qui a permis de borner le bâtiment au mur de façade; on veut y voir une crypte des premiers temps du christianisme, antérieure à la ville même.

Devant cette chapelle, dédiée à saint Quirin, se trouve une fontaine miraculeuse qui guérit les maux d'yeux; un pharmacien peu crédule a fait l'analyse de son eau, et y a trouvé de l'iode, ce qui explique plus naturellement sa réelle vertu thérapeutique.

La bibliothèque publique est assez belle. Elle possède environ 60.000 volumes imprimés et 300 manuscrits, dont quelques-uns sont précieux.

Mais il faut surtout consacrer une visite au Musée archéologique qui est riche, et auquel il ne manque que

d'être un peu mieux tenu. Il y règne, en effet, un désordre qui assemble les objets les plus disparates : des poteries romaines y coudoient des antiquités celtiques et gauloises ; des armes franques font ménage avec des débris gallo-romains, tandis que des curiosités chinoises sont accolées à des instruments de torture. Ici, des armes de peuplades primitives de l'Amérique du Nord ; là, de gros boulets de pierre du XIV^e siècle.

De ce côté, une grande horloge marquant l'heure, le jour, le mois, l'année, les périodes lunaires, que sais-je encore ; là, dans une boîte de verre, la casquette que Guillaume I^{er} portait à Waterloo. Dans un coin une mas-sue, dans un autre un chapeau chinois ; un fragment de momie, égyptienne fait face à une trompette marine, cette espèce de violoncelle à une corde dont raffole M. Jourdain.

Puis, un précieux médaillon, des chartes, des tableaux historiques, des vues, des portraits — surtout des portraits —, des étendards, et enfin le plan en relief des fortifications de Luxembourg, exécuté par un des cinq officiers de l'armée luxembourgeoise.



XI.

DE LUXEMBOURG À LA ROCHETTE

La route de Luxembourg à Mersch s'avance au fond de la vallée de l'Alzette qui, venant de l'Alsace-Lorraine, passe par Esch, Luxembourg, Mersch et Ettelbrück, où elle rejoint la Sûre. C'est une vallée agréable et riante, où les villages de Dommeldange, Walferdange, Lorentzweiler, Lintgen, Rollange, se succèdent rapidement, et où de nombreux établissements industriels mettent leur animation.

La douce vallée de Mersch contraste singulièrement avec celle de la Sûre et se rapproche plutôt de celle de la Haute-Moselle, quoique le paysage n'ait pas le même caractère de tranquillité que dans cette dernière.

Au confluent de l'Alzette et de deux ruisseaux : l'Eich et la Marner, se trouve Mersch, gros bourg qui formait au moyen âge une seigneurie importante, et qui garde encore des vestiges de son passé. Il tire son nom de la villa gallo-romaine de *Marisca*.



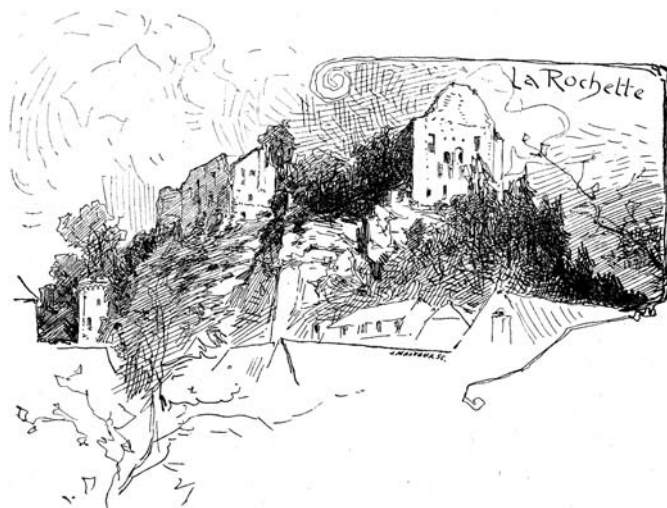
Sur les ruines de l'ancienne demeure féodale, on éleva, au XVII^e siècle, le château actuel, dont les belles salles méritent une visite. Pour remplacer l'ancienne église romane démolie en 1851, on en a construit une nouvelle, d'un beau laid, avec son fronton et sa colonnade qui lui donnent un faux air de temple grec. De l'ancienne église il reste encore, sur la place, une tour carrée munie d'une étrange coiffure ; dans le mur de la tour est encastrée une

dalle tumulaire de grès rouge, représentant un chevalier armé de toutes pièces, Fock de Bubange, seigneur de Reckange, mort en 1573, à ce que dit une inscription allemande.

Pour aller à La Rochette, on quitte Mersch par une jolie route à mi-côte, qui permet de plonger d'une part dans la vallée verdoyante au fond de laquelle coule en murmurant un petit affluent de l'Alzette, tandis que, de l'autre, le chemin est bientôt bordé de grands rochers escarpés qui invitent à l'escalade.

Au bout de quatre kilomètres, des terrains cultivés et des maisons ; c'est Angelsberg qui passait dans le temps pour posséder une mine d'argent. Encore deux kilomètres à travers champs, et l'on est au château de Meysembourg, domaine de la famille princière d'Arenberg, avec un très beau parc où l'on pénètre sans difficulté.

Du château à La Rochette il y a à peine une heure, en passant par le hameau de Ernzen, d'où l'on descend dans la vallée de l'Erenz blanche.



À ce moment, on jouit d'un coup d'œil splendide : La Rochette apparaît avec ses maisons qui se reflètent dans la petite rivière, sa grand-place, son église, tandis qu'en face se dressent d'immenses masses de rochers s'élevant à pic, surmontés de ruines noircies qui font de cette vue une des plus romantiques du Grand-Duché.



À l'intérieur des ruines, un jardin, soigneusement cultivé en parc anglais, contraste avec l'aspect sauvage qu'on vient d'avoir à l'extérieur et qui justifie le nom allemand de la localité : *Felz*, plutôt que le diminutif français de *La Rochette*.

Le château, détruit, comme celui de Meysembourg, pendant les guerres de Louis XIV, mais non reconstruit, était la demeure des sires de La Rochette, bannerets héréditaires de Luxembourg.

Comme tous les autres, il est le sujet de nombreuses légendes : on raconte, par exemple, qu'au fond du puits se trouve une caverne où sont déposés les trésors des anciens seigneurs ; mais ils sont gardés par un terrible dragon qui ne manquerait pas de dévorer l'audacieux assez téméraire pour se risquer à aller les chercher.

On raconte aussi que tous les ans, la nuit du mercredi au jeudi de la semaine sainte, les templiers d'Heringen, près d'Echternach, conduits par leur grand-maître, viennent exécuter une danse aérienne sur les ruines. Mais... — car il y a un *mais*, et ce *mais* est bien gênant pour les curieux —, pour les apercevoir, il faut être en état de grâce parfaite.

Il n'est pas étonnant que, jusqu'à présent, personne n'ait pu démentir la légende.

Si l'on suit le premier itinéraire indiqué dans mon introduction, on ira de La Rochette à Diekirch.

La route suit l'Erenz blanche jusqu'à Medernach et est utilisée, jusqu'à ce même village, par le tramway à vapeur qui fait le service entre La Rochette et Diekirch.

À Medernach, on passe l'Erenz, et on dit adieu à cette jolie petite rivière ainsi qu'à la voie ferrée, pour aller droit sur Diekirch. Cette seconde partie de la route est moins jolie que la première. Aussi vaut-il mieux prendre par Ermsdorf, dont l'église a été bâtie sur les ruines d'un temple païen.

XII. ARLON

Pour le voyageur qui va de Bruxelles à Arlon, c'est vers Saint-Hubert que commence à apparaître l'Ardenne proprement dite.

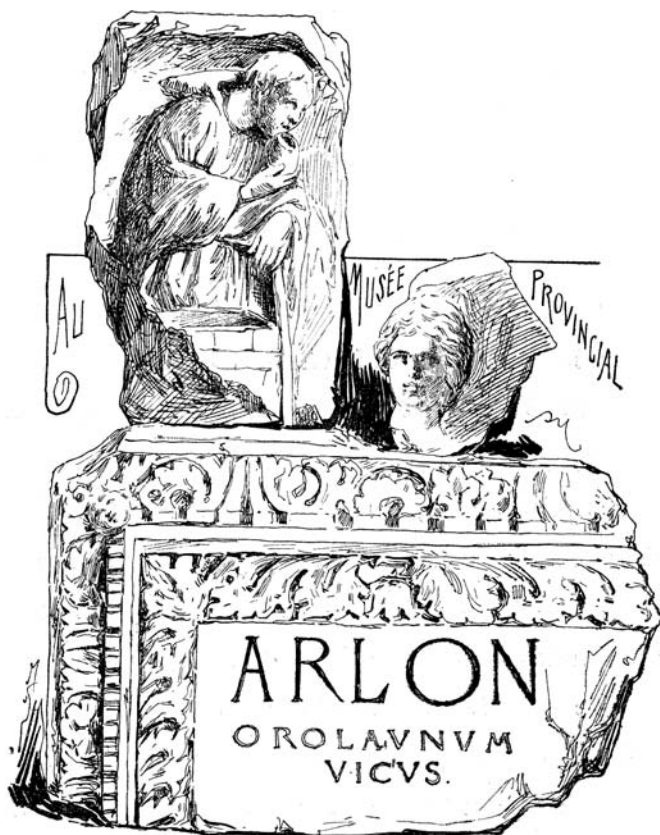
Après Libramont, où Napoléon arriva deux jours après la reddition de Sedan, les landes nues et arides des Hautes-Fagnes s'aperçoivent, telles qu'on les voit surtout aux environs de Saint-Hubert et de Neufchâteau. Près de Mellier, une jolie vallée.

Mais alors le pays redevient relativement plat jusqu'à Arlon ; à la vue de cette terre presque unie, toute couverte de cultures et coupée de routes qui s'allongent entre deux rangées de peupliers, on pourrait se croire en Flandre ; du reste, on est dans ce qu'on a nommé la Petite-Provence.

Le chef-lieu de la province de Luxembourg est une petite ville agréablement bâtie en amphithéâtre sur une colline au pied de laquelle se trouve la gare.

Quoique d'âge respectable — *I'Orolaunum vicus* figure en effet sur un itinéraire romain du IV^e siècle, l'*Antonini Augusti itinerarium*, — elle est d'un aspect tout à fait moderne, avec ses jolies villas entourées de jardins, et n'a conservé aucun monument ancien.

Un temple romain, construit sur le point culminant de



la hauteur, fut remplacé par une chapelle, lorsque les marquis d'Arlon élevèrent leur burg féodal qui fut détruit et remplacé à son tour, au XVII^e siècle, par l'église des Capucins. Celle-ci existe encore, mais une partie sert d'hôpital militaire. Il faut y monter par un long escalier qui sert de Chemin de la croix aux fidèles, et au bout duquel on arrive à un Calvaire, monument sculptural d'une adorable naïveté ; on y remarque surtout un élégant parapluie en zinc, attaché à la muraille, et qui protège la tête du Christ contre les intempéries du ciel.



De la cour où se trouve ce Calvaire, on a, de par dessus les toits des maisons, une vue magnifique sur le pays d'alentour. Au Sud-Ouest, vers Carignan, tout au bout de l'horizon, on peut même apercevoir la montagne française de Saint-Walfroy ; les deux montagnes se saluent ainsi, à neuf lieues de distance, en montagnes « bien élevées », comme l'a dit spirituellement un voyageur.



Les monuments sont les édifices de rigueur dans les chefs-lieux de province, et ils sont d'une banalité désespérante. Le seul qui ait des prétentions architecturales est le Palais de Justice, d'un goût au moins douteux. Une visite au musée archéologique n'est pas sans intérêt.

Par contre, on peut faire en quelques heures une charmante excursion aux environs d'Arlon : on va par la route de Luxembourg au Volberg, d'où l'on descend à Clairefontaine.

La claire fontaine, située dans les racines d'un énorme hêtre, n'est autre que la source de l'Eich, un affluent de l'Alzette. Quelques ruines informes subsistent encore de l'ancienne abbaye cistercienne de Clairefontaine, fondée, au XIII^e siècle, par la comtesse Ermesinde, ou Marguerite, à la suite d'une apparition qu'elle avait eue en rêve : elle avait vu la Sainte-Vierge lui donner à conduire un troupeau de brebis blanches marquées sur le dos d'une raie noire en forme de scapulaire. Un ermite consulté n'eut pas de peine à faire comprendre que la Sainte-Vierge désirait voir Ermesinde à la tête d'une abbaye de bernardines, et Ermesinde s'empressa d'obéir.



Sur l'emplacement de l'abbaye s'élèvent actuellement une chapelle et un pied à terre des Jésuites.

On suit la vallée de l'Eich jusqu'à la frontière grand-ducale ; on monte doucement à Eischen, où se trouve une petite église heureusement située, et de là à la Geichel, où l'on peut manger en été d'excellentes écrevisses de l'Eich, ou en automne des grives succulentes, en les arrosant d'un petit vin blanc très agréable ; le *Grechen*, c'est le nom

qu'on lui donne dans le pays, se boit avec une grande facilité, ce qui fait qu'il n'est pas inutile de s'en méfier un peu.

En revenant, on trouve à une scierie au bord de l'Eich, tout près de la frontière, un bon verre de *quetsch*, espèce d'eau de vie faite avec les prunes du même nom. Quand on s'y arrête quelque temps, on a l'occasion de voir les fraudeurs et les fraudeuses de café et sel qui, spéculant sur la grande différence de prix de ces deux denrées en Belgique et dans le Grand-Duché, font la contrebande, — assez aisément à ce qu'il m'a semblé.

D'Arlon à Luxembourg, trajet d'une heure ; le chemin de fer parcourt une route qui n'est pas plus intéressante que celle de Marbehan à Arlon. A Sterpenich, la douane belge ; à Bettingen, la douane grand-ducale, dont les employés se montrent — chose rare — très obligeants dans l'accomplissement de leur tâche. Trois stations encore, Capellen, Marner, Bertrange, et l'on est à Luxembourg.

Et nous voici rentrés de notre excursion, goûtant la joie du retour après celle du départ, et bien d'autres intermédiaires, que nous a procurées ce petit pays pittoresque.

Plus sages que le touriste de Georges Sand qui ne croyait qu'aux choses lointaines et célèbres, nous avons trouvé, tout près de chez nous, une réconfortante nature, et nous n'avons pas dû, certes, manger notre fortune en ce voyage.



TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	3
I. De Spa à Esch-le Trou	3
II. Diekirch	6
III. Vianden	7
IV. Echternach	9
V. Autour d'Echternach	11
VI. D'Echternach à Trèves par Igel	14
VII. Trèves	15
VIII. De Trèves à Remich par Grevenmacher	18
IX. Mondorf	19
X. Luxembourg	20
XI. De Luxembourg à La Rochette	22
XII. Arlon	23